

Paysages verticaux et mémoire

Élaine Hémond

Volume 34, Number 135, June–Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

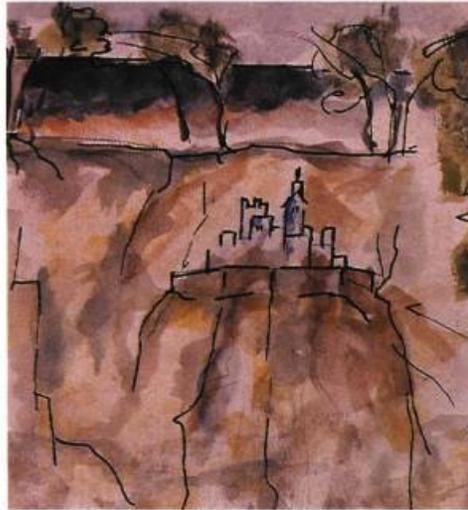
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hémond, É. (1989). Paysages verticaux et mémoire. *Vie des arts*, 34(135), 40–43.



Jocelyn Gasse
Étude pour Paysages verticaux, 1989.
 (Photo Patrick Altman, Musée du Québec)

Élaine Hémond

PAYSAGES VERTICAUX ET MÉMOIRE

Le Musée du Québec crée l'événement visuel à Québec, cet été. Il sort de ses murs et incite quatorze artistes canadiens et étrangers à exprimer in situ la fascination et la fécondité de la ville.

Ville patrimoine, Québec se transforme, pendant deux mois et demi, en ville palimpseste. Les vieux murs, les falaises, les façades nouvelles ou anciennes et les parcs offrent leur visage et leur mémoire comme sources d'inspiration à ces artistes du Québec, d'Europe, des États-Unis et du Japon. Les œuvres, créées sur place entre le 15 et le 25 juin, révéleront au public, jusqu'au 17 septembre, une nouvelle dimension de ce paysage physique et imaginaire.

Le Musée du Québec est sorti de ses murs. «En allant sur la place publique, explique Louise Déry, conservatrice de l'art actuel et conceptrice de cet événement, nous avons voulu jouer notre rôle d'instigateur dans le secteur des arts visuels et susciter une nouvelle exploration espace-temps dans la ville de Québec.»

Le thème choisi par Mme Déry, *Paysages verticaux*, colle tout à fait aux réalités topographiques, historiques et culturelles de Québec. De la basse ville à la haute ville, en grimpant l'escalier Casse-cou et en grattant dans le sous-sol ou dans les pages d'histoire, l'imagination, comme l'œil, ne se déploie-t-elle pas par strates? Du pont du traversier, le regard atterrit sur la place Royale, escalade le cap Diamant, se pose sur la terrasse Dufferin et se perd entre le vert-de-gris des tourelles du Château Frontenac et le bleu du ciel. La mémoire des pierres et des écrits propose, cet été, un voyage esthétique semblable aux gens dont les yeux se mettent en phase avec l'âme des lieux.

Après avoir défini des territoires plastique, littéraire, photographique et sonore, et en y mettant en piste des créateurs de tous ces domaines, le Musée du Québec amorce un décryptage exponentiel des archives imaginaires et virtuelles de la vieille capitale.

L'effet «ici-et-maintenant»

Ce n'est pas un hasard si la cité et son espace se trouvent au centre des préoccupations des dix peintres et sculpteurs, des deux écrivains, du photographe et du créateur en arts sonores invités par Louise Déry. Les œuvres de tous ces artistes expriment, chacune à sa façon, une recherche de la coexistence d'un temps fuyant et d'un espace pénétrable. Suivant cette équation fugace, l'œuvre in situ s'avère un moyen exceptionnel pour concrétiser, dans un environnement choisi, l'effet «ici-et-maintenant» qui vise une nouvelle accessibilité de l'art.

Dans cette veine, Daniel Buren disait en 1980: «Je cherche depuis le début à montrer que jamais une chose n'existe en elle-même, dans une sorte d'en-soi.» Après avoir installé ses célèbres colonnes dans la cour d'honneur du Palais royal, à Paris, et à la suite de ses créations dans de nombreux musées à travers le monde, cet artiste français a choisi de donner, cet été, un nouveau visage à la façade du musée du parc des Champs-de-bataille. Ce fronton gris, tout comme les pommiers des Plaines choisis par la sculpteure hollandaise Fortuyn/O'Brien, se voit ainsi investi d'un rôle visuel qui évoque indéniablement les arts de la scène.

Il n'est pas surprenant que le Québécois Jocelyn Gasse, dont les compositions sont de véritables monuments d'éloge au paysage, ait, pour sa part, retenu la falaise comme site d'expression. L'événement visuel et l'environnement matériel ou humain constituent en effet les préoccupations affichées par Gasse depuis plus de quinze ans. Cet artiste, qui dans ses œuvres picturales utilise énormément la lumière, bénéficie, cet été, sur son écran pierreux dirigé plein sud d'une exposition lumineuse évolutive; comme le menu solaire quotidien, elle est à la fois programmée et aléatoire.



Danielle April
Projet pour *Paysages verticaux*.
(Photo Patrick Altman, Musée du Québec)

Ingrédients et magie

Différents par leur provenance, leur notoriété et par les moyens qu'ils utilisent, les autres artistes, Danielle April, Dominique Blain, Sylvie Blocher, Melvin Charney, Giuseppe Penone, Robert Stackhouse et le Japonais Shigeo Toya, travaillent un peu partout dans la ville. Chacun a choisi un visage de Québec, un mur, une perspective ou un carré de verdure pour relever le défi proposé par le Musée du Québec et par Louise Déry, qui n'en est pas à ses premières armes dans le domaine et qui explique: «Après avoir organisé à Rimouski L'Esprit des lieux, suivant un concept de base semblable, j'ai constaté que cette espèce d'alchimie entre les disciplines n'était pas une utopie. Il s'agit d'y mettre les ingrédients, et la magie survient!»

Pour ces *Paysages verticaux*, l'alchimie des techniques mixtes et des disciplines, dont parle Louise Déry, déborde largement des arts visuels, qui en demeurent pourtant le prétexte fondamental. Depuis près d'un an, des historiens et des chercheurs en littérature ont nourri l'imaginaire de ces artistes dispersés aux quatre coins du monde. Certains n'avaient jamais mis les pieds à Québec. Plus qu'une documentation historique, géographique et iconographique, ces créateurs réclamaient des descriptions littéraires des lieux, des évocations de l'ambiance ou de l'âme de Québec. Sur ces bases, le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval les a documentés.

Marathon et animation

La plupart des artistes présents à Québec ont déjà travaillé in situ; les règles du jeu sont donc connues, et le défi, à la fois technique et conceptuel, est accepté par tous. «Une relation de confiance sous-tend une telle organisation, explique Louise Déry. Nous prenons le risque de ne pas savoir jusqu'à la dernière minute ce qui va se faire, et l'artiste, de son côté, s'expose à devoir reconsidérer ou adapter son concept en découvrant la topographie ou l'environnement.»

Pour faciliter ce qui constitue presque un marathon, plusieurs étudiants en arts visuels et en histoire de l'art de l'Université Laval se sont proposés pour seconder les artistes dans leur travail. Quel jeune sculpteur ne rêverait, en effet, de jouer les disciples du prolifique représentant de l'Arte Povera, Giuseppe Penone, ou de l'Américain Robert Stackhouse?

En fait, une animation tous azimuts entoure ce chantier et cette exposition. La fameuse collaboration univer-

sité-entreprise s'applique, pour une fois, au monde des arts. Louise Déry explique: «Alors que les études en histoire de l'art étaient, il n'y a encore pas si longtemps, presque exclusivement livresques, des étudiants en histoire de l'art ont effectué pour ce projet une démarche documentaire et pratique en vue d'une assistance technique auprès des artistes.» Le contact direct avec les artistes est, selon la conservatrice, un élément trop souvent oublié dans les études de ces futurs muséologues ou concepteurs d'événements artistiques.

La ville de Québec est devenue un grand atelier à ciel ouvert et, contrairement à ce qui se passe justement dans les ateliers classiques, les œuvres n'y font pas abstraction du cadre et de l'ambiance. Malgré cette brèche symbolique que le Musée a voulu dans sa chapelle, l'institution n'oublie pas son rôle éducatif et logistique. Point d'ancrage du circuit, la Galerie du Musée, située au N° 24 du boulevard Champlain, est transformée en centre d'interprétation. Là, les visiteurs sont *outillés* pour la découverte; le concept global et les artistes y sont présentés avec leurs techniques et leurs spécificités. Des ateliers pédagogiques en relation avec le thème s'y déroulent. Un système d'autobus relie ensuite les différents points stratégiques; des guides et des audioguides favorisent l'approche des différentes œuvres et leur rattachement au cadre ou à l'imaginaire collectif et personnel de la cité.

Prolonger l'éphémère

Mais un musée reste un musée, et pour contrer l'éphémère – les œuvres seront en effet détruites en septembre –, un album-mémoire prolongera l'événement visuel et lui donnera ses dimensions littéraire, photographique et sonore. Les écrivains Denise Désautels et Frédéric-Jacques Temple vivent donc en parallèle ce parcours patrimonial et architectural à la fois imaginaire et physique. Avec leur crayon, ils sont invités à exprimer à leur tour cette âme qu'ils auront recherchée, cette trame ténue qui lie le sol, les murs et les gens de Québec. Pour les fins de cette publication, l'œil de la photographe montréalaise Angela Grauerholz captera aussi les paysages verticaux qu'elle percevra à sa façon. Quant à l'artiste polyvalent Michael Snow, le Musée s'attend à ce qu'il témoigne des sons de la ville palimpseste, au cours de cet été très spécial, et une cassette-souvenir sera également éditée.

Bénis soient les travaux de rénovation qui ont chassé les muséologues de leurs murs et qui ont transporté l'art actuel du Musée du Québec dans l'architecture de la vraie vie et dans la mémoire des lieux quotidiens. ■



Angela Grauerholz
Tree, 1987.
(Photo courtoisie de l'artiste)



Giuseppe Penone
Et de l'ongle en particulier, 1988.
Verre et bronze.
Paris, Parc Biron.
(Photo Louise Déry)